



Dans 5 ans

juillet 2022

Frédéric Capmartin • Manon Colas
Jean-Louis Ermine

reticule.fr

Réticule #18 : Dans 5 ans

juillet 2022

Table des Matières

Labyrinthe

Jean-Louis Ermine

Allons enfants

Manon Colas

Hanna

Frédéric Capmartin

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2022 Réticule. Tous droits réservés.

Labyrinthe

Jean-Louis Ermine

Érica pestait au volant de sa voiture. Cela faisait presque une heure qu'elle n'avait avancé que de quelques centaines de mètres. Maudite cité gigantesque, où les innombrables rues se refermaient sur les usagers comme les tentacules d'une pieuvre ! Comme dans toutes les grandes métropoles françaises, l'incroyable réseau urbain de circulation était arrivé à un tel point de saturation que plus personne ne savait comment y remédier. Depuis longtemps, les maires successifs, malgré leurs promesses et leurs efforts bien réels, n'avaient rien pu faire. Les citadins, pourtant prêts à faire des sacrifices, n'y croyaient plus eux-mêmes. La situation était bloquée depuis des années, comme l'était Érica dans cet immense embouteillage.

La journée avait commencé pourtant agréablement, avec le matin ensoleillé d'un dimanche de cet été 2027, pas trop chaud pour une fois. Érica, accoudée à la fenêtre de son appartement, en sirotant son café, eut soudain envie de faire un tour en ville. Elle avait justement entendu parler d'une exposition de sculptures monumentales en plein air, dans le plus grand jardin public de la cité, à une dizaine de

kilomètres de chez elle. C'était à la fois la promesse d'un plaisir culturel et d'une promenade agréable. Il fallait cependant s'y rendre en voiture, car pour ce trajet, le réseau de transport en commun n'offrait pas de solution pratique. C'était un dimanche et elle pensa que cela ne lui prendrait que peu de temps. Mais bien sûr, c'était sans compter sur les aléas de la circulation urbaine et elle se retrouva vite dans un bouchon absolument incompréhensible, mais bien réel, qui paralysa son véhicule à mi-chemin.

C'était un chemin qu'elle n'empruntait pas souvent et s'aidant de son guide sur son téléphone, elle essaya de prendre un itinéraire de contournement. Mais irrémédiablement, elle retombait sur le bouchon initial ou sur un autre, secondaire, qui en était la conséquence. Elle désespéra rapidement et se retrouva coincée sans autre solution que d'attendre, comme les centaines de véhicules qui la suivaient ou qui la précédaient.

Au bout d'une heure d'immobilité, elle commença à voir des voitures qui parvenaient à se garer, de manière un peu anarchique, et les passagers en sortir pour, sans doute, trouver une autre solution, dans l'attente de la dissolution du bouchon. Elle se dit qu'elle devrait en faire autant, mais la rue était bondée et toutes les places de stationnement étaient occupées. Presque miraculeusement, elle vit un peu en aval une place libre, mais qui n'était pas encore à sa portée. Elle pria

intérieurement pour qu'une des quelques voitures qui étaient devant elle n'ait pas le même désir et occupe la place avant qu'elle n'y arrive. Cela dura quelques dizaines de minutes avant qu'elle n'atteigne cet endroit et la place était toujours libre. Elle s'y gara avec un soupir de soulagement. Elle avait déjà perdu presque une heure. En s'extirpant de son véhicule, elle se sentit comme libérée. La bouffée d'air qu'elle aspira, même viciée par les moteurs des innombrables automobiles presque à l'arrêt, lui procura malgré tout une sorte d'apaisement.

Une fois sortie de cet embouteillage infernal, il lui fallait maintenant décider de la suite. Elle pensait avoir parcouru déjà la moitié du chemin. Il était encore tôt et elle pouvait rejoindre le lieu de l'exposition par un autre moyen. Elle examina la rue où elle se trouvait. Elle ne connaissait pas ces quartiers et n'arrivait pas à se situer. Elle sortit son téléphone pour consulter le guide. Avec un geste d'agacement, elle s'aperçut que sa batterie était déchargée et que le téléphone ne répondait plus. En soupirant, elle regarda autour de lui. En suivant du regard la file compacte de voitures, en amont comme en aval, elle ne vit aucune station de métro, de tramway ou de bus. Le réseau de transports de la ville étant très dense, elle en conclut que c'était dans une des rues avoisinantes qu'elle en trouverait. Elle avisa une rue parallèle qui semblait importante sur sa gauche et s'y

dirigea. La rue était, comme celle qu'elle venait de quitter, envahie par l'embouteillage. Elle regarda à droite et à gauche, mais là non plus elle ne vit pas de station de transports en commun.

Elle resta un peu perplexe, lorsque, venant de sa droite, une jeune fille, court vêtue et avenante, passa devant elle. Elle l'interpella.

— Excusez-moi, madame, où est la station de métro la plus proche ?

La jeune fille la regarda en souriant.

— Elle n'est pas très loin. Suivez-moi, c'est ma direction, je vais vous montrer.

Érica lui emboîta le pas et comme la jeune fille était très enjouée, elle engagea une conversation badine avec elle. Au bout de quelques centaines de mètres, elle savait déjà qu'elle avait 23 ans, qu'elle arrivait tout juste d'une petite ville à 500 kilomètres au sud d'ici et qu'elle était étudiante en urbanisme. Érica n'avait pas fait attention à la rue qu'elles longeaient et la jeune fille s'arrêta tout d'un coup à un embranchement. Son chemin déviait légèrement à gauche et elle indiqua à Érica une petite rue qui remontait sur la droite.

— Voilà, c'est ici. Moi, je continue par là. Vous trouverez une station de métro à 100 mètres, en remontant cette rue.

Elle lui fit un dernier sourire et continua son chemin, indifférente, en écoutant à peine les remerciements

d'Érica. Cette dernière emprunta la rue indiquée, au bout de laquelle elle distingua un carrefour avec un giratoire vers plusieurs directions possibles. Elle supposa que la station de métro était là, mais s'aperçut de son erreur quand elle y arriva. Elle fit demi-tour et s'engagea dans une rue à droite, qu'elle avait croisée en montant, qui était sans doute celle que la jeune fille voulait lui indiquer. Au bout d'une centaine de mètres, elle aperçut effectivement le métro. Elle ne connaissait pas le nom de la station, mais il lui suffirait de rejoindre un nœud du réseau pour s'y retrouver.

Elle descendit par les escaliers mécaniques et se retrouva sur le quai, où il y avait énormément de monde et où il semblait régner une certaine effervescence. Les gens s'impatientaient, car le train n'arrivait pas. Puis une annonce retentit et un silence attentif se fit aussitôt.

— Mesdames, messieurs, nous sommes désolés de vous annoncer que, suite à un incident technique sur tout le réseau, la circulation est paralysée et qu'il n'y a plus aucun train qui circule. Par mesure de sécurité, nous allons fermer la station et nous vous demandons de rejoindre la sortie. Nous vous prions de nous excuser pour cette interruption inattendue.

Un grondement de colère parcourut la foule et tous se dirigèrent vers les sorties. Érica essaya de remonter par là où elle était arrivée, mais la sortie était déjà condamnée et elle dut retourner vers les autres sorties,

en se laissant emporter par le flux massif de personnes qui s'y dirigeaient. Arrivée au bout du quai de la station, il y avait deux sorties possibles, l'une en face, l'autre à droite. Poussée par les gens, elle eut peu le loisir de réfléchir et emprunta la sortie en face, qui lui semblait plus valide par rapport à ce qu'elle évaluait de l'orientation de son parcours. Au-dehors, elle ne reconnut pas la rue, si ce n'est que l'embouteillage monstre l'envahissait aussi. Les gens qui s'étaient extraits de la station manifestaient une inquiétude certaine, car en plus de la panne de transport, il semblait que leurs téléphones mobiles ne fonctionnaient plus. Érica se sentit plonger dans un cauchemar : plus de réseau téléphonique, plus de réseau de transport en commun, plus de réseau routier ! Elle eut même l'idée bizarre d'une attaque dite IEM (impulsion électromagnétique nucléaire), telle qu'elle l'avait vue souvent dans les œuvres de science-fiction : une émission d'ondes électromagnétiques, brève et de très forte amplitude (due par exemple à l'explosion d'une arme nucléaire), qui peut détruire de nombreux appareils électriques et électroniques et brouiller les télécommunications. Mais s'il y avait de l'énerverment dans le public, il ne semblait pas y avoir de panique. L'explication devait être tout autre et moins fantasque !

Érica commençait à se décourager et cette suite de contrariétés la décida à abandonner son projet de

visiter l'exposition, qui lui paraissait maintenant inatteignable. Elle décida d'aller reprendre sa voiture et de retourner chez elle, avec l'espoir de pouvoir faire demi-tour rapidement, dans le sens contraire de l'embouteillage. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas noté la rue où elle avait garé son véhicule. Elle eut un petit moment de panique, mais comme elle n'en était pas loin, elle se dit qu'elle allait la retrouver rapidement.

Elle retourna à la station de métro dont elle s'était éloignée sous la pression de la foule et dont les alentours étaient maintenant plus calmes. Elle se demanda comment retrouver l'entrée qu'elle avait empruntée, puisque la station était maintenant fermée. Elle était à un carrefour de deux rues, il y avait donc plusieurs sorties qui, a priori, se situaient dans l'une ou l'autre rue. Se remémorant son parcours sur le quai, elle se dit qu'il y avait deux sorties en amont et une sortie en aval (celle par où elle était rentrée). Elle ne voyait pas de sortie de l'autre côté de la rue où elle était, elle la traversa pour vérifier qu'il y avait bien une sortie située sur l'autre rue, du même côté du carrefour. Ceci la conforta dans sa déduction, d'autant plus qu'elle aperçut, sur la même rue, mais à l'opposé, en diagonale du carrefour, une troisième sortie, qui était celle qu'elle recherchait. Elle s'y rendit et commença à remonter son chemin dans le sens inverse de son arrivée. Au carrefour suivant, elle tourna à droite, pour revenir à la rue où elle

avait rencontré la jeune fille qui lui avait indiqué la station de métro.

Quand elle croisa cette rue, elle l'emprunta sur sa gauche, pour rejoindre celle qui l'emmènerait à sa voiture. Et soudain, elle s'arrêta, dubitative. Elle ne reconnaissait rien du chemin qu'elle avait emprunté à l'aller. Bien sûr, tout se ressemblait dans ce quartier, qui était un quartier banal, comme bien d'autres dans la ville, où il n'y avait rien de remarquable permettant d'avoir des repères visuels. De plus, elle avait été accaparée par la conversation avec la jeune fille et n'avait fait attention à rien, essayant même de s'abstraire de cet embouteillage qui envahissait toutes les artères de la cité. Érica soupira, ce n'était peut-être qu'une impression, due à la fatigue qu'elle commençait à ressentir. Elle décida de continuer selon le chemin qu'elle avait prévu. Elle était presque arrivée. Elle devait tourner à la première à droite pour retrouver la voie où était stationnée sa voiture. C'est ce qu'elle fit, mais quand elle arriva à l'intersection voulue, elle ne vit pas sa voiture à l'endroit escompté. Elle arpenta le trottoir longuement, de bas en haut en la recherchant du regard, avec une petite appréhension. Elle dut bien admettre que son véhicule n'était pas là !

Comme souvent dans de telles situations, Érica eut une première réaction en pensant qu'on avait volé sa voiture. Elle examina soigneusement les lieux, à la

recherche d'une quelconque trace d'effraction. Puis elle s'aperçut vite de l'absurdité de la chose. Qui pourrait penser à voler une voiture, en plein jour, en plein cœur de cet immense embouteillage ? Elle se rendit vite compte qu'elle n'était pas au bon endroit. Elle s'était égarée !

Le bruit de l'embouteillage lui parvint tout d'un coup, envahissant et angoissant, comme si, auparavant, elle ne l'entendait pas ou ne voulait pas l'entendre. C'était comme une punition sonore qui se manifestait pour lui rappeler sa faute. Elle se sentit désemparée. Il fallait qu'elle retrouve son chemin, mais elle était totalement désorientée. Elle regardait autour d'elle, mais ne reconnaissait rien et pour cause. Toutes les rues se ressemblaient et Érica n'avait aucun repère, de quelque nature que ce soit.

Elle ne voulut pas céder à la panique et essaya d'analyser la situation. Elle pensait avoir suivi le bon chemin à partir de la station de métro. Elle aurait pu se tromper, mais ne le croyait pas. Le trajet était court et elle avait remonté le chemin parcouru auparavant à l'instinct et avec un souvenir assez frais, plutôt fiable. Elle pensa s'être trompée au départ de la station. Elle avait dû prendre une mauvaise direction en partant d'une mauvaise sortie. Il fallait qu'elle y retourne et recommence plus soigneusement en examinant en détail chaque sortie du métro à ce carrefour. Elle

s'engagea à gauche au premier carrefour pour rebrousser chemin. Mais comme elle avait longé, de haut en bas, la rue où elle avait supposé retrouver sa voiture, elle voulut s'assurer qu'elle prenait cette fois-ci la bonne direction. Les promeneurs ne manquaient pas dans cette allée passante. Elle en avisa un et lui posa la question en essayant de ne pas s'embrouiller. C'était un jeune garçon débonnaire et affable.

— Excusez-moi monsieur, je me suis perdue en sortant du métro, je voudrais y retourner, c'est bien par là ?

Le garçon la regarda.

— Je comprends. Surtout qu'on ne peut plus se repérer, avec cette panne du réseau téléphonique. Vous avez vu ça ? C'est la tuile !

Il continua, en regardant Érica fixement.

— Vous n'êtes pas du quartier, je suppose ?

— Exactement, c'est la première fois que je viens ici et j'ai l'impression que toutes les rues se ressemblent.

— Vous venez d'où ?

Érica lui donna le nom de son quartier et quelques rues connues. Son interlocuteur afficha un air dubitatif.

— Ça ne me dit rien, dit-il. Mais pour aller au métro, le plus simple est de reprendre la rue d'où vous venez, ici à droite, de la remonter jusqu'au prochain carrefour et de prendre la première à droite, le métro est au bout.

Érica lui sourit en le remerciant et elle fit ce qui lui avait été indiqué. Elle trouva bizarre que cette personne ne connaisse pas son quartier. C'était pourtant un endroit connu dans la ville et tout le monde, pensait-elle, en avait au moins entendu parler. C'était bien la première fois qu'elle rencontrait quelqu'un qui l'ignorait. Elle eut alors une pensée saugrenue, de la même manière qu'elle avait songé, lors de l'épisode de la panne du métro, à une hypothèse de science-fiction d'une attaque IEM. Elle se dit que c'était comme si elle était projetée dans un monde parallèle, un harmonique du temps, une « quatrième dimension » comme disent les créateurs de ce type d'histoires imaginaires. Un monde qui ressemble à celui d'où l'on vient, mais où de subtiles différences mettent peu à peu la puce à l'oreille. Cette pensée farfelue la détendit un peu. Elle était effectivement de plus en plus stressée par ce qui lui arrivait.

Elle remonta longuement la rue – ce qui la surprit un peu – avant de trouver le premier carrefour et tourna à droite, comme prescrit. Elle marcha droit devant encore quelques centaines de mètres et finit par rejoindre la station de métro. Avec effarement, elle se rendit compte que c'était une autre station que celle qu'elle cherchait ! Un sentiment d'effroi et de découragement l'envahit, sa respiration se fit haletante et elle dut s'asseoir sur un banc public qui jouxtait la station. Elle étouffait et avait

du mal à reprendre ses esprits. Ce qui lui avait paru jusqu'ici une aventure très désagréable devenait un véritable cauchemar. Le bruit de l'embouteillage venait de toutes les rues avoisinantes et lui paraissait de plus en plus fort. Elle était perdue et désorientée, dans l'espace et dans sa tête. Cela faisait plus d'une heure qu'elle cherchait sa route et ça devenait de plus en plus complexe, à tel point qu'elle se demandait s'il y avait une solution. Il lui fallut quelque temps pour recouvrer ses esprits.

Elle décida de ne plus rechercher la station de métro d'origine, car elle n'était plus certaine de ne pas s'égarer une nouvelle fois. Elle se sentait isolée et ne voyait pas à qui demander de l'aide. Il lui fallait se débrouiller toute seule et employer une stratégie plus systématique. Elle réfléchit longuement à un moyen de retrouver l'endroit où sa voiture était garée. Celle-ci ne devait pas être très loin, car Érica n'avait fait que tourner autour. Elle ne pouvait plus la localiser, sans faire une erreur potentielle, soit à sa droite ou à sa gauche, soit en haut ou en bas (elle ne pouvait pas non plus utiliser les orientations cardinales, car elle les ignorait). Elle se dit que sa voiture ne devait pas être à plus de 500 mètres de là où elle se trouvait, distance qu'elle estima arbitrairement, mais qui lui sembla crédible. Il fallait donc qu'elle explore toutes les rues qui se trouvaient dans un carré de 1000 mètres de côté (plutôt qu'un

cercle de 500 mètres de rayon, moins bien adapté à la topologie d'une ville), dont le centre était là où elle se trouvait. En supposant schématiquement que ce carré soit traversé de rues qui se croisent à angle droit, il lui faudrait parcourir autant de rues verticales et de rues horizontales. Le modèle, qu'elle s'imaginait dans sa tête était effroyablement simple. Elle ne savait pas exactement combien il y aurait de blocs dans ce carré, mais elle comprit rapidement qu'il lui faudrait parcourir des kilomètres à pied pour explorer toutes les possibilités. Elle commencerait par décrire le périmètre, puis, en repassant par le premier angle du carré, elle emprunterait la première rue verticale, remonterait par la rue verticale qui suivait et ainsi de suite. Après en avoir fini avec toutes les rues verticales, elle recommencerait de même avec les rues horizontales. Elle passerait nécessairement plusieurs fois à certains endroits, mais elle ne pouvait pas sauter d'un bloc à un autre bloc, en volant comme un oiseau. Elle pouvait cependant espérer retrouver sa voiture avant d'arriver à la dernière rue à explorer ! Elle était farouchement athée, mais elle fit une prière à un dieu hypothétique pour que la solution arrive rapidement. Elle resta encore longuement assise sur son banc, avec le modèle du carré quadrillé qui s'animait dans sa tête, sans arriver à se résoudre à effectuer cette tâche absurde et colossale. Puis elle se leva et commença son parcours.

Au début, ce fut assez délicat. Pour établir son domaine de recherche de 1000 mètres de côté, elle dut compter ses pas et elle prit même une marge supérieure, pour ne pas le réduire. Elle commença par parcourir le périmètre complet pour délimiter son champ. Elle était très attentive, à la fois pour compter ses pas et pour scruter les voitures en stationnement dans les rues qu'elle longeait. De plus, elle mémorisait, grâce à des petits détails, la frontière du carré qu'elle allait explorer. Quand elle eut bouclé son premier périmètre, elle commença à explorer les rues verticalement, en les descendant et les remontant successivement. Ce fut plus facile, car c'était un acte automatique qui s'exécutait dès qu'elle avait atteint la frontière du carré. Il en fut de même avec les rues latérales.

La tâche ne fut pas aussi aisée qu'elle aurait pu le penser. La vision du carré quadrillé était théorique. Dans cette ville ancienne, les quartiers n'avaient pas été tracés au cordeau. Les rues étaient sinueuses, parfois de biais, les carrefours n'étaient pas à angle droit et il y avait de temps en temps des embranchements multiples. Tout ceci obligeait Érica à adapter son algorithme de recherche de manière fine, pour ne pas rater une rue ou une intersection. Et puis cette recherche était une véritable épreuve physique. Mis à part quelques ruelles, tout avait été envahi par

l'embouteillage qui semblait ne pas vouloir se résorber, avec ses nuisances sonores, sa pollution et son accumulation palpable de stress – un embouteillage historique, qui resterait sans doute dans les annales de la ville. Érica fatiguait. Elle ne s'était évidemment pas préparée à cet exercice. Notamment, ses chaussures lui faisaient mal et elle sentait douloureusement les ampoules qui se formaient sous ses pieds. Ses jambes étaient endolories, ses genoux commençaient à s'échauffer. Elle avait faim et soif. Heureusement, elle trouva une petite boutique où elle put acheter une bouteille d'eau et quelques gâteaux, qu'elle dégusta sur un banc public, ce qui lui procura un instant de répit. Elle commençait à se demander si elle allait tenir le coup.

Elle en était déjà environ à la moitié de sa recherche, selon son estimation, quand elle retrouva la station de métro qu'elle avait voulu utiliser initialement. Cela la réconforta, car elle se dit que sa voiture n'était pas loin. Elle ne modifia cependant pas sa stratégie, par peur de s'égarer encore une fois. Elle comprit aussi ce qui l'avait induite en erreur quand elle était partie de cet endroit : il y avait une sortie supplémentaire qu'elle n'avait pas identifiée et c'était celle qu'elle aurait dû prendre pour point de départ. Tant pis ! Pour l'instant, elle n'avait toujours pas retrouvé sa voiture et il lui restait encore un grand espace à explorer.

Elle continua sa marche épuisante. La fatigue devenait un sérieux handicap et elle faisait de plus en plus d'efforts pour maintenir son attention en scrutant les centaines de voitures en stationnement. Petit à petit, elle sembla perdre espoir. Il finit par ne lui rester que peu de rues à visiter et sa recherche n'avait toujours pas abouti. Son souffle se fit plus rauque, comme si un cri s'étouffait dans sa gorge. Elle accéléra le pas jusqu'à atteindre une vitesse grotesque. Elle semblait vouloir en finir au plus vite, car elle ne doutait plus maintenant de son échec. Effectivement, elle se retrouva à son point de départ, en ayant tout exploré, sans résultat.

Elle resta d'abord immobile, comme figée dans le temps, le regard vide. Le mauvais rêve n'avait pas cessé, bien au contraire. Après plus de trois heures de marche, ses jambes la portaient à peine. Elle put faire quelques pas, ses pieds lui faisaient très mal. Elle arriva à un banc, elle s'assit et elle eut l'impression de s'y installer comme sur un échafaud. Elle était anéantie. Que s'était-il donc passé ? Quelle erreur avait-elle faite dans son appréciation ? C'était incompréhensible, impossible, absurde ! Que pouvait-elle faire désormais après tant d'heures passées pour rien dans ce cauchemar ? Était-elle entrée vraiment dans une autre dimension ? Elle resta prostrée, l'esprit absent. Elle n'avait aucune perspective et semblait être égarée à jamais.

Érica ferma les yeux et elle eut comme une vision. Elle errait dans un labyrinthe, comme Icare, fils de Dédale. Et puis tout à coup, elle prit son envol et le labyrinthe se révéla à elle dans toute son immensité, toute son horreur. Elle s'élevait au-dessus de la ville tentaculaire. Son réseau de rues, de ruelles, de passages se tissait au fur et à mesure qu'elle prenait de l'altitude. Un réseau aux multiples ramifications, sans logique globale, si ce n'est de perdre les êtres qui y sont enfermés et où rôde un Minotaure moderne sous la forme de cet embouteillage qui n'en finissait pas de se répandre, essayant d'anéantir le plus d'êtres humains possible.

Quand Érica rouvrit les yeux, elle se mit à pleurer.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Jean-Louis Ermine

Jean-Louis Ermine a fait toute sa carrière dans la recherche scientifique : mathématique, intelligence artificielle, gestion et ingénierie des connaissances. La science-fiction est son autre passion. En 2016, il a écrit, pour les éditions Rivière Blanche, *Météore ! L'univers fascinant de Richard Bessière*, un

essai sur un auteur phare de l'époque, initiateur de la mythique collection *Anticipation* des éditions Fleuve Noir. Il a par ailleurs publié trois romans de science-fiction : en 2017, *Les cercles de l'éternité*, en 2019, *La prophétie des Anciens* et en 2022 (à paraître) *Les cycles du temps*.

<http://www.facebook.com/jeanlouis.ermine.16/>

Allons enfants

Manon Colas

— Salut à tous. Bon si vous regardez ça, j'espère que vous êtes sain et sauf. Pour info ça craint entre Châtelet et Vendôme, alors évitez d'être en terrasse parce que tout le monde est pris à partie, et ça commence à chauffer. Là, voilà par exemple un manifestant se fait tabasser. Faites attention...

— Eh pourquoi tu filmes toi, salope !

Malheureusement pour les followers d'@elisavox_populus la vidéo *live* s'arrêta brusquement sur son visage effrayé, incapable de diffuser ces images et ses propos probablement intéressants. La manifestation qu'elle venait de filmer prenait les tourments d'une émeute. De l'intérieur on en sentait la tension, à coups de *hashtags* et de dégradations urbaines postés en flux interminable sur les réseaux. Les Parisiens couraient, s'échappaient, en rattrapaient d'autres, comme des petits animaux dans un labyrinthe. Puis si l'on prenait de la hauteur, de part et d'autre de la capitale, un brasier humain et chaotique embrumait les rues. Et tout ceci était repris avec voracité par les médias.

BFMTV : « En direct du Palais de l'Élysée où l'on constate une forte mobilisation des CRS, nous retrouvons notre envoyé spécial. »

Europe 1 : « Monsieur, en tant qu'ancien ministre de l'Éducation nationale, qu'est-ce que vous pouvez nous dire franchement de ce soulèvement qui éveille surtout les jeunes aujourd'hui ? »

CNEWS : « Et nous retrouvons notre envoyée spéciale, Corine Flavet, aux portes du quartier général du LREM. On constate ici une présence moins importante des forces de l'ordre, contrairement à ce que nous avons vu tout à l'heure du côté de l'extrême droite.

Corine Flavet : Oui tout à fait, et pourtant... »

Nous avançons comme des cafards dans les couloirs du métro. À l'unisson et sans se regarder, on se sentait. Tandis que certains se déplaçaient pour voter, revendiquant leur pouvoir démocratique, nous on fonçait, les mains accrochées à notre pouvoir d'exclusion, les doigts repliés sur un papier que nous n'avions pas mis dans l'urne. Nous n'avions pas demandé la permission de déambuler dans les rues, c'était pirate, c'était imprévu. Nous nous reconnaissons par la couleur du cortège : noir. Le néant. L'obscurité avant la tempête, et avant le retour du soleil peut-être. La

plupart d'entre nous sommes sortis à Oberkampf. Les autres ont continué. On s'est fait signe en silence, comme des commandos en opération spéciale. Un instant j'ai pris du recul, alors qu'on s'apprêtait à sortir des entrailles de Paris. Et je ne sais pas trop pour qui on se prenait.

Lorsque j'avais proposé à Mich, PX, Cisco et Ella de créer la Bête, j'étais sûre de moi. Même si ça paraissait impossible. Pourtant aujourd'hui on y était. Ella me murmura une bonne nouvelle sur les marches de l'escalator, et je me suis dit qu'elle avait entendu mes craintes.

— La CGT annonce plus d'un million sept cent mille manifestants. Presque deux millions !

Ça m'a donné des ailes. J'ai gravi les dernières marches deux par deux, un sourire narquois dissimulé derrière mon masque. Galvanisée. Mes amis me suivaient et une fois à la surface de la foule, je réalisais. La Bête était inestimable. On allait les pourrir. PX brancha son rap acidulé en Bluetooth sur toutes les enceintes du cortège. Autour de nous les fous dansaient déjà. D'un pas acharné nous rejoignons la Place de la République. Les nuits debout. Je suis Charlie. La manif pour tous. Les gilets jaunes. La marche verte. Tout un joyeux bordel sur cette place, comme une agora à l'époque de la Grèce antique.

« Leurs discours sont moins aiguisés qu'nos lames de rasoir

Sortez vos katanas, nous on n'veut rien savoir

L'accumulation de nos états d'âme sur une toile sans frontière a fait naître un huitième continent de déchets désormais en guerre

Immobile

Parallèle

Nous allons entrer en collision

Indocile

Criminel

L'heure est venue à la rébellion... »

PX, Pierre-Alexandre, avait eu un élan d'inspiration incroyable lors du lancement de la Bête. Lui qui traitait pudiquement des sujets qui lui tenaient à cœur, avait finalement lâché sa rage en quelques mots, puis les maux devinrent des sons, et il allait sortir un album. D'ici la fin de la censure. Grand, maigre, blanc, blond, tatoué, diplômé, issu d'une famille catho-conservatrice, il était aussi musicien-auteur-compositeur-interprète, homosexuel et athée. Plus rapidement qu'on aurait pu l'imaginer, il avait perdu le soutien des siens, puis sa place au sein de sa propre famille, et une partie de ses amis. On s'était rencontré aux moments de paroles d'une association de soutien pour les personnes gay, bi et non-binaire. Il avait chanté. Ça nous avait tous foutu une énorme claque. À côté il y avait Cisco, un mec des

quartiers qui graffait tellement bien qu'il en avait fait son art. Un mec de la rue que l'on ne calculait pas ou que l'on dépréciait. Nous on l'avait directement inclus, parce qu'il avait un humour sarcastique qui nous faisait beaucoup rire. Il vivait avec moi dans un grand loft qu'on avait réhabilité ensemble. Mais il n'y avait rien d'autre que de l'amitié entre nous. L'autre nana c'était Ella. Elle supportait mal tous les propos machistes, fascistes, patriarcaux, hétéronormés, contre-productifs, rétrogrades, impartiaux, et bien d'autres. Un brin grande gueule, comme moi. Elle veillait nuit et jour à la cohérence de nos actes, calmait les clameurs, supprimait les *haters*. Parfois c'était difficile à admettre, mais j'avais rencontré mes meilleurs amis et l'amour grâce à des personnes pleines de haine.

Il y a cinq ans, un multimilliardaire avait racheté un des réseaux sociaux les plus utilisés. Puis très vite, il avait eu les autres. Devenant démiurge de nos âmes, il avait retiré les censures. La liberté d'expression dénoncée par les terroristes était aujourd'hui l'outil d'une terreur populaire, et le monde entier s'en délectait. Petit à petit des millions de pages, de plateformes publiques ou de comptes personnels s'étaient fait menacer et derrière les écrans, de véritables personnes étaient détruites par des racistes,

des homophobes, des fascistes et tout type d'extrémistes. Rien ni personne n'empêchait quelqu'un de lapider un autre individu, sous prétexte d'une infime différence. Nous avons tous été harcelés, jugés, humiliés au sujet de notre propre « défectuosité ». J'étais trop grosse et bisexuelle. Ella était lesbienne et féministe. Cisco était arabe et sans domicile fixe. PX était homo et athée. Mich était trans. Nos étiquettes devenaient des cibles.

« L'anormalité est devenue la norme, soit
Surtout les flics en ont compris les formes, soit
Donc on fracasse, donc ça tabasse, et sans ret'nue,
on crève, on casse

C'est bien le monde des civilisations,
Citoyens libertaires sommes en ébullition,
Suivez suivez toutes leurs indications

Nous étions des singes, aujourd'hui des moutons... »

La Place de la République regorgeait de manifestants cagoulés, masqués, déguisés, mais l'ambiance était hostile. Comme une première cuve d'inondation au ralliement, ils faisaient bloc puis avançaient en raz-de-marée. Grandissant à travers le deuxième arrondissement, le peuple débordait en flots houleux sur le faubourg Saint-Honoré, se rapprochant doucement du Palais de l'Élysée. Relayés par les chaînes d'informations politisées, les tweets et les influenceurs, une brume d'anxiété soufflait sur les spectateurs. Le

petit Enzo, star du réseau TikTok, du haut de ses douze ans, s'adressait à ses 500 000 abonnés avec sa nonchalance éternelle.

« En direct de la Bête, j'vous fais mes derniers aveux. J'suis grave content de participer à quelque chose d'aussi fort en France. Pays de résistance, de la Constitution des Droits de l'Homme, pays des Lumières, etcétera. Non, c'est pas moi qui ai écrit l'texte, c'est notre porte-parole ! Mais bref, moi je voulais dire à mes parents qu'ils m'avaient très bien élevé, contrairement à ce qu'on pense de l'éducation arabe. C'est dur de faire grandir des gamins dans une société toujours trop raciste, trop haineuse, trop amnésique. Et que j'avais toujours aimé les cours d'Histoire de Mr Broquet. Je vous aime, pauvres enfants de ce pays de bâtard ! »

La porte-parole c'était Valentina Mancini, une jeune femme à l'origine de la Bête, malmenée à cause de ses différences, puis de sa force de caractère. Elle avançait dans les premières rangées du peloton, sur le rythme d'une bande sonore parfois controversée mais éclairée. Saez, Orelsan, Nekfeu, Matmatah, Noir Désir, Davodka, Jazzy Bazz, Bérurier Noir. Des paroliers de toutes générations qui soulevaient en chœur l'écho des écorchés. Cinq ans de plus à s'être fait piétiner. Les retraités, « on les emmerde ». Il y en a trop, et ils

coûtent cher. Les étudiants, « on les emmerde ». On leur a fait payer leur scolarité plein tarif pour enfler le pouvoir des banquiers. Les travailleurs, « on les emmerde ». Comme du bétail, ils trinquent au son des flûtes de leurs employeurs. Et les enfants, « on les emmerde »...

— Qu'ils tendent leurs bras à la Nature, elle leur crachera vos pesticides cancérigènes et vos avenir en plastique.

Comme une forcenée, Mich scandait son discours contestataire. C'était beau de la voir le poing levé à l'avant de la Bête. Ni homme, ni femme, mi-maître, mi-martyr, elle chauffait la foule du fer brûlant de sa revanche. Doublée par une horde de gamins en motocross, elle reprit leurs vrombissements comme un cri jamais cicatrisé. Ils brandissaient un drapeau noir pour la mort du peuple, rouge pour les os du gouvernement. « Les coupables étaient d'anciennes victimes ». Parce que le mal gangrène plus vite que le bien ne soigne, les casseurs semaient le doute. Était-ce une marche de révolte pacifiste, ou une émeute kamikaze sur un compte à rebours ? Parce que voilà, c'était l'heure de l'apéro en France, l'heure du barbecue dominicale sous les 29 °C records de ce mois d'avril 2027. Mais c'étaient surtout les dernières heures d'un quinquennat. La porte ouverte d'une nouvelle aire dont

personne ne voulait franchir le seuil. Toujours entre la peste et le choléra.

« Sur la zone des censures l'art est radioactif,
sensible aux volts tu ne s'ras plus passif

Attention, un cerveau pourrait pousser entre tes
deux yeux.

Subversion, viendra violenter ton discours
défectueux... »

Par quel moyen ces deux candidats s'affrontaient
encore ? Finalement on ne voulait plus savoir car la
polémique attirait plus que la vérité. La confiance n'était
plus qu'un mythe, et le respect un fantasme sur lequel
les enfants crachaient. Parmi la foule, des familles
entières, toutes générations confondues, fendaient la
fumée noire et épaisse des fumigènes. Chacun incarnait
la réponse du peuple qui lui ressemblait. Bras dessus-
dessous, main dans la main, l'espérance au poing.

Il était 19 h et les bureaux de vote fermaient, une
estimation soufflait, mais la rumeur de la rue grondait.
« Non ». Des artistes s'en mêlaient, des égéries et des
journalistes prenaient enfin le parti du partisan. Ça
passait par les réseaux inlassablement, mais ça
augmentait sérieusement la cote de la fronde. Sous sa
capuche, malgré la chaleur infernale, Valentina scandait
le slam, propulsée au-devant d'une scène fabriquée de
voix et de corps enragés.

« Ils décrivent la peur comme une émotion

Moi c'est mon moteur face à l'érosion

Après la crainte m'est venue la colère

Comme le jus des raisins, j'en abreuverais ma guerre... »

Les CRS faisaient bloc devant les grilles de l'Élysée, et pour cause. Deux millions de personnes déambulaient d'un même mouvement sans s'arrêter. Les émeutiers s'insinuaient sur les côtés. Ils avaient déjà des casiers, et leur doute pesait moins lourd encore que leur vie. Ils furent les premiers attaqués, mais ils le savaient. Des matraques et des boucliers s'abattirent en rafales sur les côtes et les crânes des casseurs. Le bruit des coups était sourd et net. L'agitation servait au bien du reste. Branché sur les émissions de radio qui annonçaient le résultat en temps réel, Cisco lançait des signaux à ses camarades. Ils avaient répété leur plan durant des mois, engagé des kamikazes, fabriqué des bombes artisanales, unifié leurs savoirs et leur volonté pour fronder le pouvoir. Le Président quittait son palace. Il devait être présent à son quartier général et la Bête savait exactement quand l'agneau sortait de sa bergerie royale. Les émeutiers forçaient l'entrée de la Rue de l'Élysée, tandis que des petits groupes avançaient au milieu des tirs de bombes lacrymogènes. Les manifestants pleuraient, hurlaient, se débattaient, vomissaient. Allongés au sol, on marchait sur les

enfants. La guerre était déclarée, mais le peuple était armé. Ça sentait le brûlé et la fin du monde.

« Allons enfants de la patrie,
Le jeu de la gloire est terminé
Contre nous de la tyrannie,
Son brancard sanglant est avancé.
Son brancard sanglant est avancé... »

Plus haut dans le faubourg, une reprise de la Marseillaise écrite par PX rythmait les esclandres et les arrestations. La voiture présidentielle sortit, la rage exponentielle jaillit.

« Entendez-les dans leurs campagnes,
Mentir sur la force de nos pas,
Qu'ils crèvent comme des p'tits soldats,
Ensevelis tranquille dans leurs épargnes.
Aux armes cons d'citoyens,
Formez vos p'tits pognons,
Marchons, blessons
Qu'un jour, soit sûr, pardonne l'exécution ! »

Allongé sur le toit, dissimulé derrière l'œilleton de son viseur, la cible en visuel, le tireur appuya sur la détente. Suivi par ses compères, ils tombèrent tous comme des mouches. Les sirènes hurlaient déjà. La berline slaloma sur quelques mètres, poussée par un cri glaçant. Le ventre au sol, les bras étendus comme la croix d'une quête dont elle n'atteindra jamais le but, Valentina observait la trajectoire de la voiture du

Président. Elle finit dans le lampadaire d'en face, sans fracas, dans la cacophonie des hurlements de la Première Dame de France et des autres badauds blessés. La vitre arrière était percée. Du sang maculait les sièges et le pare-brise. Valentina distingua des mouvements autour du véhicule. Elle se demanda si les journalistes avaient pris des images, puis elle s'assoupit dans un profond néant.

Personne ne savait qui avait tiré. Qui avait commandité cette mutinerie dans la mutinerie. Horrifiés et abasourdis, PX et Cisco portèrent secours à leurs amies. Les tireurs avaient raflé les vies comme les blés. Les deux garçons faisaient des garrots, compressaient les trous laissés par les balles dans la chair de leurs compatriotes. Mais les forces de l'ordre prenaient déjà la rue d'assaut. Et on entendait aussi les reporters servir leurs balbutiements aux grandes audiences. Personne n'avait prévu un tel carnage. Le Président était mort. Pour pallier le choc, il fallait un responsable et la faute était portée sur les émeutiers. Puis sur le parti adverse, les terroristes, un voisin fou, une chauve-souris, l'épouse... Mais comme bien souvent dans une démocratie, le seul responsable du vacarme et des dégâts, c'est le peuple.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Manon Colas

Née en Bourgogne, Manon a étudié les langues et le cinéma à Lyon. Cependant son parcours ne lui a pas suffi, et avide de savoirs elle poursuit ses études en écriture audiovisuelle à Paris pour la rentrée 2023. Durant ses années d'itinérances, elle n'a eu de cesse de s'enrichir de culture et d'art, proposant aussi bien des critiques, que des poèmes ou des scénarios. Son premier roman de science-fiction est une dystopie, intitulé *Les Utopistes*, qui attend d'être repéré par une maison d'édition. Attentive à son environnement et à ses changements, elle préfère les sujets engagés et les antihéros. Son écriture dénonce les problématiques actuelles et celles de notre futur, en parlant de rencontres improbables, de libertés et de différences. Ses mots sont également imagés par ses propres photographies argentiques et numériques.

<https://manoncolas2.wixsite.com/penseesfurtives>

Hanna

Frédéric Capmartin

Centre d'action sociale de Nevers, département de la Nièvre, jeudi 3 juin 2027.

– Usager suivant.

Hanna s'avance vers la borne des services publics de proximité. Fébrilement elle vérifie les copies de ses justificatifs de revenus. Dernier avis d'imposition, derniers bulletins de salaire... tout est là.

– Bienvenu, je suis Louise, votre assistante sociale virtuelle. Veuillez sélectionner la prestation souhaitée ou exprimer vocalement votre besoin, en disant par exemple : « je veux de l'aide pour payer mon loyer ».

La jeune femme détaille d'un œil prudent la borne digitale qui lui fait face. Celle-ci est surmontée d'un hologramme bleuté. Hanna n'est pas certaine d'avoir bien compris la consigne.

Elle est arrivée en France il y a quelques mois, contrainte de quitter son Ukraine natale. Elle s'était pourtant jurée de rester jusqu'au bout, de ne jamais abandonner. Mais l'attaque nucléaire avait changé bien des choses et le grand exode avait commencé... Hanna n'a jamais été doué en langue et ce n'est pas son job de femme de ménage qui va l'aider à apprendre le français.

Au quotidien elle arrive à se débrouiller, tant bien que mal. Pourtant là, elle est perdue. Sur l'écran s'affichent différents encarts bien délicats à déchiffrer. Elle se racle la gorge et annonce d'une voix mal assurée :

– Je vouloir nourriture et tickets transports.

– Vous avez demandé des bons alimentaires et des bons de transport, est-ce exact ?

Hanna demeure perplexe. Elle n'est pas sûre d'avoir compris. Derrière elle quelqu'un lui tape sur l'épaule. La jeune ukrainienne se retourne.

– Dites OUI, conseille un vieil homme avec bienveillance.

Hanna le remercie d'un sourire gêné et s'exécute.

– Veuillez scanner votre premier document, ordonne la voix de synthèse.

Hanna voit sur l'écran une vidéo expliquant la procédure et s'exécute. Elle scanne ainsi les documents demandés.

– Je vais maintenant analyser votre situation, merci de patienter un instant, prévient Louise.

– Bon alors ! Ça avance, là ! On a faim, bordel ! lance quelqu'un dans la file.

– C'est vrai, quoi ! Si tu comprends pas le français, retourne dans ton pays ! renchérit une femme.

Hanna sent l'agitation derrière elle. Elle a hâte de quitter cet endroit et de regagner son studio.

C'est loin d'être aussi confortable que la maison qu'elle avait au pays, mais au moins elle y est en sécurité.

Au bout d'un moment l'hologramme de Louise redresse la tête vers elle.

— Après analyse de vos ressources, vous n'avez pas droit aux bons alimentaires ni aux bons de transport. Avez-vous une autre demande à formuler ?

Hanna blêmit. Elle ne comprend pas tout, mais constate avec effroi deux pavés rouges sur l'écran. Dans le premier on voit un hamburger barré et un bus barré dans le second.

— Mais... loyer trop cher, balbutie-t-elle, plus argent pour manger, plus argent pour transport...

— D'après nos informations, vous percevez déjà une aide pour votre loyer. Avez-vous une autre demande à formuler ?

— Aidez-moi, s'il vous plait...

— Rubrique aide. Veuillez sélectionner la rubrique d'aide souhaitée ou exprimez vocalement votre besoin, en disant par exemple : « je veux de l'aide pour scanner mon document ».

— Putain, dégage ! Laisse la place aux autres ! Ça fait trois heures qu'on attend ! vocifère un type.

Lui aussi il a faim. Il a tellement faim qu'il est en train de péter un câble. Et cette putain d'immigrée pas foutue de suivre les consignes ! Lui aussi il l'a faite cette putain

de guerre. Pas d'intervention au sol qu'ils disaient, tu parles ! Et tout ça pour quoi ? Pour voir rappliquer ces étrangers par milliers ? Ils n'avaient qu'à s'entretuer, bordel, chacun sa merde !

Hanna se retourne. L'homme, d'une trentaine d'années, dépasse la file d'une bonne tête, c'est une véritable armoire à glace. Son visage est menaçant. Mais qu'est-ce qu'il croit celui-là ? Elle fait la queue depuis ce matin. Elle a même dû poser une journée de congé sans solde pour venir ici. Alors ce sale type attendra son tour.

– Je n'ai pas compris votre demande, veuillez reformuler.

– Je vouloir manger, donner à moi tickets alimentaires... s'il vous plait ? répète Hanna avec impatience.

Les larmes lui montent aux yeux. Ses joues s'empourprent.

– Après analyse de vos ressources, vous n'avez pas droit aux bons alimentaires. Avez-vous une autre demande à formuler ?

Le vieil homme derrière elle lui tapote l'épaule.

– Laissez tomber, vous n'aurez rien, confie-t-il en secouant tristement la tête.

– Mais je vouloir manger. Moi rien mangé depuis plusieurs jours ! Ma fille faim, petite malade ! insiste la jeune femme d'une voix plaintive.

– Je n'ai pas compris votre demande, veuillez reformuler.

– Tu veux pas te barrer, OK, tu l'auras voulu ! lance le colosse derrière.

Hanna voit le sale type foncer sur elle. Elle se fige, elle doit éviter cette confrontation, elle jette un regard autour d'elle mais le triste décor n'offre guère d'échappatoire. Les anciens bureaux sont condamnés de même que l'escalier qui monte à l'étage. Les toilettes sont hors services et condamnés eux aussi. En face, un distributeur de snack vandalisé la regarde bouche bée, semblant lui dire « moi aussi j'ai morflé ma vieille ». Sinon la sortie ? Renoncer encore. Fuir encore. Est-ce ce qu'elle souhaite ? Après tout, qu'est ce que ce type peut lui faire de pire que l'enfer qu'elle a déjà traversé ? Le temps qu'elle envisage une issue, il est déjà sur elle et la bouscule brusquement. Elle perd l'équilibre et heurte violemment la borne digitale. Ses papiers s'éparpillent autour d'elle. L'hologramme de Louise subit des parasites et passe au rouge luminescent. Le visage de l'assistance sociale virtuelle laisse place à celui d'un homme à la mâchoire carrée. Il est coiffé d'une casquette siglée POLICE. Une alarme retentit.

– Hanna Volkova, vous venez de dégrader du matériel public. Cet acte de vandalisme est puni par une amende de sept cents euros. Cette somme sera directement prélevée sur votre salaire ou sur votre aide

sociale. En cas de récidive vous encourez une peine de prison. Veuillez quitter les lieux.

Le vieil homme se penche et aide la jeune femme à se relever.

— Vous êtes fier de vous ? lâche-t-il en se retournant vers l'agresseur.

Ce dernier ne répond rien, il serre les dents et les poings. Il sonde l'assistance et sent le poids des regards réprobateurs. Quelques réflexions fusent. Il n'est plus le bienvenu, là non plus. Devait-il laisser cette idiote monopoliser la borne sans réagir ? Faut-il que ce cancer ronge la société jusqu'à la moelle ?

Hanna se redresse péniblement encore étourdie. Elle rassemble ses papiers et ses esprits, puis réajuste ses habits. Elle passe une main nerveuse dans ses cheveux pour les remettre en ordre. Elle renifle et prend une profonde inspiration. Son regard a changé. Elle avance d'un grand pas et se poste face au sale type, écartant au passage, doucement mais fermement, un bras protecteur qui semble vouloir la retenir.

Le vétéran la regarde, étonné. Quoi, ça lui a pas suffi ? Elle fait du zèle ? Il pose sur elle un regard plein de mépris, la détaillant de la tête aux pieds. C'est alors qu'il aperçoit, un instant trop tard, le genou de l'étrangère qui fonce vers ses bijoux de famille. Il n'a pas le temps d'esquiver, le choc est inévitable. La rotule se fracasse juste sous ses testicules. La douleur est

immédiate et irradie tellement haut qu'il a l'impression que ses couilles vont lui sortir par la bouche. Il hurle et se courbe sous la douleur en tenant ses parties à deux mains. Hanna en profite et lui assène un violent coup de coude sur la nuque. Celle-ci émet un petit craquement sinistre et le sale type s'effondre, inerte.

Le coude est l'os le plus solide du corps humain. Et la nuque, une des zones les plus fragiles.

Elle sait cela par cœur, elle a été formée pour ça. Elle voulait juste oublier cette vie-là. Oublier les forces spéciales et la guerre. Elle voulait se reconstruire, changer de vie. Vive la France, terre d'asile. Quelle chimère.

Finalement, il est plus difficile de fuir ce que l'on est que là d'où l'on vient.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Contribuez à Réticule sur Tipeee](#)

Frédéric Capmartin

Né en Ardèche en 1983, Frédéric Capmartin est graphiste et formateur en web design. Depuis son adolescence il couche des textes de chansons qu'il met en musique au sein de différents groupes de rock. Plus récemment il a découvert

le plaisir d'écrire des histoires bien plus denses. Baigné de culture populaire, il est inspiré par les univers dystopiques d'hier (Aldous Huxley, Phillip K.Dick) comme ceux d'aujourd'hui (Black Mirror). Fan de cinéma, il aime donner une dimension très visuelle à ses écrits. Le Dernier Acte est son premier roman.

<https://fredericcapmartin.fr/>